

MÉMOIRE VIVANTE



N U M É R O 35 • O C T O B R E 2 0 0 2 • T R I M E S T R I E L • 1 , 5 3 €

BUCHENWALD

L'Europe, confite dans son confort et ses fausses certitudes, n'aime pas évoquer cette honte du passé. Il le faut pourtant, pour le devenir de notre civilisation.

Pierre Sudreau¹

LES ORIGINES

La création du camp de Buchenwald, près de Weimar, est décidée en 1936. Elle s'inscrit dans la logique de disparition des petits camps régionaux et de l'établissement de complexes plus vastes, regroupant zone d'internement, casernes et logements pour les SS et ateliers de production de la SS.

Le 27 octobre 1936, le Gauleiter² de Thuringe, Sauckel, reçoit une demande de mise à disposition d'un territoire, d'environ 60 hectares, en vue d'installer 3 000 à 6 000 internés et un bataillon SS. Himmler, par la suite, fait porter la capacité à 8 000 prisonniers et une garnison de 1 300 hommes. L'inspecteur des camps de concentration, Théodor Eicke³, parlant de ce nouveau camp en Thuringe, déclare : «Une telle institution ne sert pas seulement en temps de paix, mais doit aussi tenir compte des besoins du temps de guerre».

Après de longues négociations avec les autorités locales, le choix se porte sur une colline boisée et inhabitée, l'Ettersberg. Soixante quinze hectares de forêt sont ainsi cédés à la SS. Le terrain relevant de l'administration d'un domaine princier, est peu favorable à l'habitat. Mal exposé, il accentue les désagréments climatiques de l'Allemagne centrale.

Le nouveau camp conserve d'abord le nom d'Ettersberg. Mais les protestations de la municipalité nazie, lui font finalement adopter celui de Konzentrationslager Buchenwald, qui apparaît pour la première fois dans la correspondance officielle le 29 juillet 1937.

Le premier détachement de détenus, venant d'Oranienburg-Sachsenhausen⁴ arrive le 16 juillet 1937 sur l'Ettersberg. Il se compose de 149 « triangles verts ». Le 20 juillet l'effectif se renforce avec soixante-dix détenus de Sachsenburg⁵.

Le défrichage de la colline est aussitôt entrepris à un rythme accéléré. Il ne reste bientôt que quelques arbres, dont le mythique « chêne de Goethe », préservé par les SS qui en font le centre du camp.

1 - *Au delà de toutes les frontières*, Paris, Odile Jacob 2002.

2 - Gauleiter : gouverneur de district politique de l'Allemagne nazie.

3 - Voir « Mémoire vivante n° 34 p 2.

4 - cf « Mémoire Vivante n° 34 p 12.

5 - Sachsenburg est situé près de Chemnitz.

SOMMAIRE

- | | |
|----|--------------------------------|
| 1 | Dossier Buchenwald |
| 14 | Annonces |
| 15 | Concours de la meilleure photo |
| 16 | Livres |



Défrichage du camp

©FMD

BULLETIN ÉDITÉ PAR LA FONDATION POUR LA MÉMOIRE DE LA DÉPORTATION
 ÉTABLISSEMENT RECONNNU D'UTILITÉ PUBLIQUE (DÉCRET DU 17 OCTOBRE 1990)
 PLACÉ SOUS LE HAUT PATRONAGE DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE
 30, boulevard des Invalides - 75007 PARIS - Tél. 01 47 05 81 50 - Télécopie 01 47 05 89 50
 INTERNET : <http://www.fmd.asso.fr> - Email : contactfmd@fmd.asso.fr



Les premiers détenus politiques (ou « triangles rouges ») arrivent le 27 juillet en provenance du camp de Sachsenburg. Ils sont suivis le 30 du même mois par 600 détenus du camp de Lichtenburg. Fin 1937, le nombre total de détenus, pour l'année, atteint 2 912 hommes.

Le premier commandant du camp, Karl Koch⁶, sévit de 1937 à 1941, le second, Hermann Pister, de 1942 à 1945.

LA ZONE DES SS

Dans le secteur réservé aux SS sont édifiés les bâtiments de la Kommandantur⁸, des bâtiments administratifs, des casernements de SS caractéristiques par leur disposition en demi-cercle, des villas d'officiers, ainsi que des installations de détente et de loisirs, jardin zoologique, serres, parcs, manèges. Plus à l'écart prennent place des potagers, une ferme modèle avec ses champs cultivés et ses élevages (volailles et porcs).

LE COMPLEXE CONCENTRATIONNAIRE

Ce sont les détenus qui en réalisent eux-mêmes tous les travaux : défrichement, terrassement, extraction de pierres de la carrière, maçonnerie, électrification, adduction d'eau, routes etc. La SS décide brusquement d'accélérer les travaux, sans se préoccuper des conséquences sur la main d'œuvre qu'elle exploite et soumet à un régime de terreur quotidienne, fait de brutalités de toutes sortes, où fouilles, tortures et exécutions publiques par pendaison sont habituelles.

Entre juillet 1937 et septembre 1940, Buchenwald devient une véritable cité avec des rues, des bâtiments en dur, des usines. Officiellement, le camp est défini comme un établissement éducatif à caractère particulier, la « rééducation » visant à la réinsertion des détenus dans la communauté du peuple !

Pour atteindre le camp, les détenus doivent parcourir à pied, au pas de course, sous les cris et les coups des SS, souvent en transportant les morts de leur convoi, les dix kilomètres qui le séparent de la gare de Weimar. Bon nombre meurent encore sous les coups, ou d'épuisement après l'épreuve du voyage.

Cette pratique prend fin en 1943, avec l'entrée en service d'une gare à Buchenwald pour les besoins des usines d'armement. Les convois arrivent donc directement au camp à partir de fin 1943.

Le site de Buchenwald se divise sommairement en trois zones⁷ : la zone réservée aux SS, la zone de détention proprement dite, et la zone des usines d'armement, qui prend toute son extension à partir de 1942.

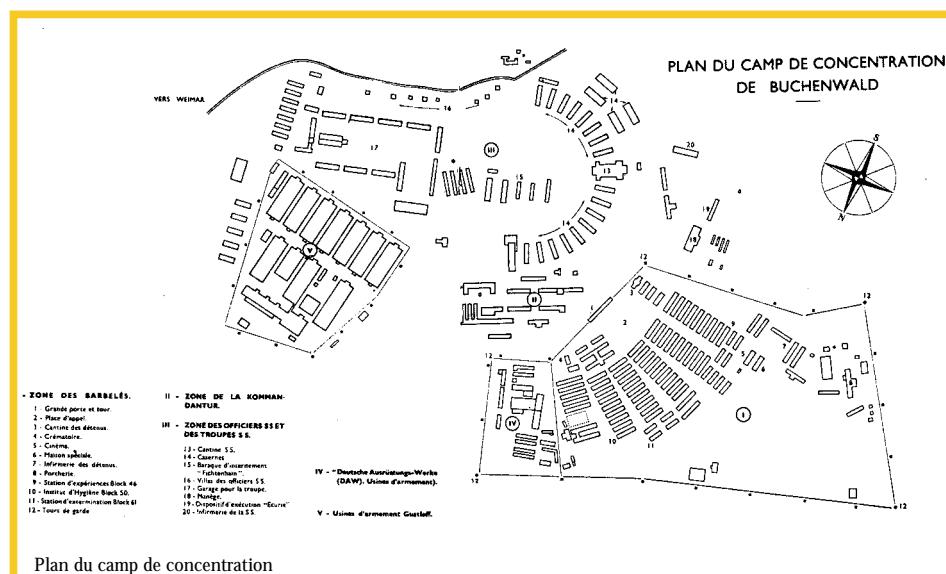
LE CAMP DE DÉTENTION

Vu par un visiteur de passage, le camp paraît plutôt accueillant: blocks alignés, propres et entourés de jardinières, pots de fleurs aux fenêtres ; un parc; un potager, une ferme modèle, un hôpital, un cinéma et même une maison de tolérance⁹ (*Sonderbau*).



Vue aérienne du camp

© USaf



6 - Sur Koch, voir « Mémoire vivante n° 34 » p 3 renvoi 1. (Koch fut condamné à mort pour corruption par un tribunal SS et Pfister est mort en prison après la guerre).

7 - voir plan p 2 et photo p 2.

8 - PC du camp regroupant tous les services directement subordonnés au commandant du camp.

9 - Au cours de l'été 1943, Himmler publia une ordonnance instituant des maisons de tolérance (Sonderbau= bordel) dans les camps de concentration. Seuls quelques camps, dont Buchenwald en furent dotés. De la part de la SS, le but de cette entreprise était de corrompre les détenus politiques dont l'influence devenait prépondérante dans le camp, de les espionner et de les détourner de la politique. La consigne de ne pas s'y rendre fut donnée. Dans l'ensemble, les détenus politiques s'y sont pliés.



Le Bunker

©FNDIRP

(...) Un orchestre de cirque, composé de détenus habillés en culottes rouges et vestes bleues à brandebourgs dorés, scandait le départ des bagnards sur une musique à faire danser les ours. (...) L'imposture, à Buchenwald, atteint son zénith !¹⁰

Mais, derrière cette façade, se dissimulent des installations sinistres, une incomensurable misère et une

détresse morale et physique extrême. Quelques rares lieux de détente, peu fréquentés par les détenus faute de temps ou simplement de forces, trouvent toutefois place, paradoxe surprenant.

■ LE BUNKER

Officiellement «bâtiment cellulaire» à Buchenwald, il est situé dans une aile du bâtiment d'entrée et se compose d'une série de petites cellules en béton, munies d'une couchette en pierre ou ciment et d'une lucarne. Un homme, véritable bête féroce et brute sanguinaire, l'adjudant SS Sommer, y exerce son effroyable métier pendant des années. Son imagination sans borne lui fait pratiquer, sans retenue, tortures, pendaisons et assassinats lentement et soigneusement mis en scène.

Dans une aile du Block 3, existe en outre, jusqu'en avril 1939, un **cachot noir** aux fenêtres obstruées, sans chauffage, et qui reçoit régulièrement la visite de Sommer. Les conditions y sont telles pour ceux qui en réchappent, qu'à leur sortie, le camp paraît « aussi beau que la liberté ». Au cours de son procès, Sommer reconnaît avoir torturé et tué soit par « punition », soit par « plaisir ».

Dissimulée au milieu des bois, face aux casernes des SS, une **baraque d'isolement**, ou **baraque E**, entourée d'une palissade de trois mètres de haut, est gardée par douze SS. Une cinquantaine de détenus « de marque » y sont ou y ont été internés, dont les Français Edouard Daladier, le général Gamelin, Paul Reynaud, Georges Mandel, Léon Blum, la princesse italienne Mafalda, l'ancien président du parti social-démocrate allemand Rudolf Breitscheid et sa femme, des femmes d'anciens chefs syndicaux allemands et leurs enfants et d'autres, dont la famille¹¹ du Colonel Comte von Stauffenberg (auteur de l'attentat manqué du 20 juillet 1944 contre Hitler, et déjà exécuté).

■ LE REVIER (infirmerie)

Ouvert en 1938, il est situé dans une partie boisée basse du camp. Pour accéder au Revier, les détenus sont contraints de passer à travers bois, le plus souvent dans la boue, le chemin en dur étant réservé aux médecins et personnels de la SS.

Les médecins SS qui en sont responsables en 1939,

Wagner¹² et Hoven n'ont pas leur doctorat quand ils y sont nommés.

Les « soins », au cours de cette première période, sont dispensés par des détenus de droit commun, «verts», sans compétences, que les «politiques» vont s'employer à éliminer.

A partir de 1939 quelques très rares médecins allemands, détenus, sont admis dans le personnel sanitaire, puis, par manœuvres successives, la direction clandestine parvient à faire accepter également des médecins étrangers. En 1945, sur 280 infirmiers, il y a 70 médecins, travaillant sous contrôle SS, mais qui font l'impossible pour sauver des vies et alléger les souffrances de leurs camarades de détention.

Pour les détenus anciens qui ont connu les débuts du Revier, l'amélioration est nette. Mais pour les nouveaux, sans références, le Revier est un lieu abominable. L'accueil y est brutal, l'arbitraire et le passe-droit de règle, les médicaments la plupart du temps réduits à l'Aspirine, les pansements à du papier et le surpeuplement conduit à refuser des milliers de malades. Si bien que ce lieu paraît, selon les cas, un miracle au service des détenus, ou une vaste supercherie dont ils sont les victimes.

En 1944 et 1945, l'affluence est telle que les malades sont parqués à deux par lit, soit 30cm de large par malade. La mortalité atteint un seuil inégalé.

Les SS utilisent les **salles 6 et 7**, pour exécuter des malades par moyens médicaux. Ces salles d'une dizaine de lits sont ainsi « vidées » trois ou quatre fois par semaine.

■ LES BLOCS EXPÉRIMENTAUX

Nous sommes intrigués par le block d'expérimentation (...). Il paraît que des détenus servent de cobayes (...)

Des médecins allemands internés sont employés au block des expérimentations (...). Le serment d'Hippocrate rejoue tous les chiffons de papier de l'Histoire¹³.

10 - Pasteur Aimé Bonifas, *Détenu 20801 dans les bagnes nazis*. Paris, FNDIRP GRAPHEIN 5^{me} édition. 1999, p48.

11 - Hitler redoute en effet la naissance d'activité de résistance dans la population allemande et fait incarcérer les familles des officiers qui avaient commis l'attentat du 20 juillet 1944, comme otages dans le cadre de la Sippenhaft (arrestation des familles).

12 - Wagner est responsable de l'assassinat des Tsiganes du camp par piqûres de phénol concentré dans le cœur.

13 - Pasteur Aimé Bonifas, *Détenu 20801 dans les bagnes nazis*. Paris, FNDIRP GRAPHEIN 5^{me} édition. 1999.



Block du mystère et de la mort, le **Block 50**, isolé à l'intérieur du camp, est en réalité, un laboratoire moderne où les services de santé de la Waffen-SS dirigés par le général Mugrowski (criminel de guerre qui sera exécuté) font procéder à des recherches sur le typhus exanthématique à une soixantaine de médecins, scientifiques et techniciens détenus, qui y travaillent, nus et entièrement épilés, sous la direction d'un médecin SS, Sturmbannführer Ding-Schuler, nullité scientifique mais arriviste de premier plan, que la direction clandestine parvient à manipuler pour sauver quelques vies compromises.

Au **Block 46**, le SS-Sturmbannführer Dr Ellenbeck, se livre à des expériences sur la nutrition sur vingt détenus. Pendant un mois il les nourrit d'œufs, de viande, de lait, avec des rations de 2 à 3 000 calories, puis pendant un mois, réduit la ration à 600 calories. Pour voir. Après deux séries de ce traitement, les détenus meurent.

D'autres expériences criminelles de ce genre sont effectuées au Block 46 : sur le typhus, sur des victimes de brûlures au phosphore, sur l'effet de certaines hormones sexuelles, sur l'avitaminose, la fièvre jaune, la variole, la typhoïde, le choléra, la diphtérie. D'autres expériences sont tentées à la suite de négociations entre le gouvernement et des représentants de l'IG Farben, de la Wehrmacht et de la SS. L'industrie chimique allemande y collabore: IG Farben livre des médicaments aussitôt expérimentés. Des expériences sont également tentées sur des détenus avec le choléra et la diphtérie. Divers poisons sont essayés sur des prisonniers soviétiques. Certains ayant survécu, sont emmenés au crématoire et pendus pour être autopsiés. Le chef du Block 46, Arthur Dietzch personnage trouble arrêté sous la république de Weimar pour espionnage au profit de la Pologne, rend des services en cachant dans son Block des détenus en danger de mort. Par un système de complicité d'une grande ambiguïté, la direction communiste illégale réussit ainsi à se débarrasser dans ce Block, de détenus collaborant avec la SS, ou à l'inverse à y dissimuler certains politiques dont la vie est menacée.

Le **Block 61** est transformé en infirmerie annexe. Le SS Hauptscharführer Wilhelm, déjà chargé des exécutions au Revier lors de l'arrivée des convois, est chargé de sélectionner les malades les plus atteints et de les tuer d'une piqûre de phénol ou de benzène dans le cœur. Tout est fait la nuit pour éviter que la masse des détenus ne sache ce qui se passe réellement. Mais certaines nuits le nombre de cadavres emmenés à la morgue du crématoire se monte à deux ou trois cents ! Schonung est un mot allemand qui signifie repos. C'est une mesure obtenue de haute lutte auprès de la direc-

tion SS du camp, autorisant les détenus les plus affaiblis ou les malades, à rester pendant un ou plusieurs jours dans leur Block en convalescence, au lieu de rejoindre immédiatement leur Kommando de travail. Au début le médecin SS seul délivre les billets de Schonung. Peu à peu ce droit est étendu aux médecins détenus.

■ LA COMPAGNIE DISCIPLINAIRE

Chaque camp possède sa (ou ses) compagnie(s) disciplinaire(s), Kommando(s) de travail très spécial(aux). Les détenus y sont soumis à des mesures d'une sévérité inouïe : isolement dans un block spécial, rares moments de repos, défense de sortir du block. Le travail se fait toujours à l'extérieur, souvent dans les carrières. Il dure plus longtemps que pour les autres détenus. Fréquemment les maigres rations alimentaires y sont diminuées voire supprimées. Les punis sont astreints à des travaux même le dimanche et parfois à des exercices punitifs, physiquement très durs en raison de l'état d'épuisement extrême de la plupart d'entre eux. La composition de ces compagnies est hétéroclite : on y trouve des Témoins de Jéhovah (Bibelforscher), des homosexuels, des punis de toutes provenances. La durée de séjour en compagnie disciplinaire est totalement arbitraire et toujours inconnue des détenus. Ces compagnies sont le domaine de prédilection des «verts», qui y donnent libre cours à leurs instincts sadiques naturels. Parmi les brimades, la station debout, immobile, sur la place d'appel, est l'une des pires tortures que l'on puisse imposer après une journée de travail : elle est subie, pendant des années, tous les dimanches après-midi, par la compagnie disciplinaire.

A la suite d'évasions, au cours de l'hiver 1937, le camp tout entier passe dix-huit heures sur la place d'appel !

■ LE CRÉMATOIRE, LIEU D'EXÉCUTION

Jusqu'en 1940, les cadavres du camp de Buchenwald sont incinérés dans les fours crématoires des villes de Weimar et Iéna. A la suite de la chute d'un « cercueil » en plein Weimar, laissant apparaître aux yeux de tous des corps décharnés, le commandement décide, à l'hiver 1940-1941, de se procurer un crématoire ambulant.

La construction d'un crématoire permanent près de l'entrée principale du camp, est achevée courant 1941. Il est agrandi en 1942 avec aménagement de fours plus puissants.

Le crématoire est aussi un lieu d'exécutions auxquelles procède la SS, soit sur ordre, soit de sa propre initiative. Les détenus sont étranglés, abattus ou pendus. Pour cela de forts crochets sont plantés dans les murs d'une section du crématorium ; il y a 48 crochets de ce genre à Buchenwald. Pour transporter les victimes jusqu'aux



fours, il n'y avait que quelques mètres à parcourir. Parmi les victimes figurent des prisonniers de guerre russes, des Allemands, des Polonais, des parachutistes anglais ou français, des travailleurs de l'Est, des commerçants juifs, des antifascistes italiens et des détenus du camp. On ne connaît pas le chiffre exact des victimes. Le secrétariat des détenus du camp, d'après Eugène Kogon¹⁴, a dressé en cachette une liste qui va du 28 mars 1944 au 30 janvier 1945 et permet d'estimer que 1 100 personnes ont été pendues dans le crématorium de Buchenwald en dix mois.

Après l'attentat du 20 juillet 1944 contre Hitler, la Gestapo arrête des centaines de sociaux-démocrates et communistes. Des conseils de guerre livrent des hommes de la Wehrmacht et jusqu'au dernier jour la SS pendra dans la cave du crématoire de Buchenwald et dans les cellules du Bunker, où les Américains trouvent à leur arrivée des traces de crimes toutes récentes.

■ LE PETIT CAMP

Provisoirement ou de façon permanente, la SS installe des « Petits Camps », équipés de baraqués provisoires et isolés du camp principal par du barbelé. Des camps de tentes complètent ce dispositif chaque fois que nécessaire.

A Buchenwald un premier camp provisoire, démunie de

tout : paillasses, poêles, couvertures, fonctionne d'octobre 1939 au printemps 1940, à la suite de l'évacuation provisoire du camp de Dachau¹⁵. Près de trois mille détenus, Polonais et Juifs autrichiens, vivent ainsi temporairement sous des tentes surpeuplées. Une cage en barbelés, appelée la « roseraie » sert de surcroît, à enfermer les francs-tireurs polonais, condamnés à mourir de faim et de froid, par -30° la nuit et -15° le jour, sous les yeux de leurs camarades. Les autres sont employés à la carrière de pierres. Dès la seconde moitié du mois d'octobre, une terrible épidémie de dysenterie éclate, qui constraint la direction du camp à isoler le camp provisoire, à interrompre le travail et à mettre le « Petit Camp » en quarantaine. Toutefois les brimades continuent : distribution de repas et échange de linge sur la place d'appel, par les froids les plus rudes, etc. La mortalité est considérable. Lorsque, pour des raisons inconnues, la direction dissout ce Petit Camp vers la mi-janvier 1940, il reste 600 détenus, dont le poids moyen atteint tout juste 40 kilos, et malgré les efforts du service des convalescents de l'infirmérie, plusieurs centaines meurent encore rapidement. Ils ne subsisteront en définitive qu'une quarantaine de survivants.

En 1942, la SS prépare la transformation du camp pour recevoir des convois massifs.

On construit un camp de quarantaine dans d'anciennes écuries de la Wehrmacht, ainsi qu'un bâtiment de désinfection.

Ce Petit Camp compte 17 baraqués sans éclairage et sans aération suffisante. Il est séparé par une clôture, dont les passages sont contrôlés par des détenus allemands qui se livrent à toutes sortes de trafics.

A l'issue de la quarantaine, les déportés aptes au travail sont transférés au Grand Camp, si bien que le Petit Camp regroupe progressivement toutes sortes d'infirmes et d'invalides inaptes au travail.

A partir de janvier 1945, les évacués d'Auschwitz, Birkenau, Monowitz et autres camps de l'Est, y sont entassés. Les baraqués prévus pour trois ou quatre cents personnes chacune (maximum déjà inhumain) hébergent douze à treize cents déportés. Ce chiffre monte même jusqu'à deux mille. En août 1944, pour faire face à un afflux croissant de détenus, la SS fait installer des tentes qui restent en place au cours de l'hiver 1944-45. Les conditions empirent chaque semaine. Une famine atroce sévit et les épidémies, dont le typhus, menacent tout le camp.

Le médecin chef du Revier, le Dr. SS Schiedlausky ordonne aux chefs de Blocks du petit camp de « sélectionner » eux-mêmes les plus malades et de les tuer. La

14 - L'Etat SS. Paris, Le Seuil, 1970 p176.

15 - voir « Mémoire vivante n°33 »





mesure reste sans effet et les SS décident la construction d'une chambre à gaz, qui ne sera finalement jamais achevée du fait de la lenteur mise par les détenus à effectuer les travaux, qu'ils s'efforcent, en outre, de saboter.

En octobre 1944, le nombre de morts atteint un niveau record, avec 150 à 200 hommes par jour. Début 1945, en cent jours seulement, 13 400 personnes meurent et un Revier est ouvert au Petit Camp, sous la direction de médecins détenus qui se dévouent sans compter, dans la détresse et la désolation la plus extrême, jusqu'à la libération.

■ LE CINÉMA

Un cinéma est installé dans le camp en 1941 dès lors que les SS y voient une source possible d'enrichissement. Un tarif de 35 pfennigs par entrée, prélevé sur les détenus surtout allemands, recevant de l'argent, leur permet en effet de réaliser, en six mois, un bénéfice important que se répartissent les officiers. Le cinéma ne passe que de vieux films en allemand et beaucoup de détenus, les étrangers en particulier, ignorent même son existence.

Des soirées musicales sont montées par les détenus allemands, qui bénéficient de l'aide de la direction clandestine communiste.

Mais pour Noël 1944, les Français parviennent également à organiser quelques soirées distractives et littéraires.

La salle de cinéma est utilisée comme lieu de punition par la SS pour des raisons de commodité. Plongée dans une semi-obscurité elle se prête particulièrement bien à l'installation du chevalet¹⁶, des poteaux où sont suspendus les détenus. On y trouve également une potence.

■ LA FORCE DE L'ESPRIT : ACTIVITÉS CULTURELLES ET BIBLIOTHÈQUE

Les temps de repos sont rares. Toutefois, au grand camp, à partir de 1942 la journée du dimanche est généralement libre. A l'ombre du crématoire, une vie culturelle se développe grâce aux efforts des détenus politiques allemands. Un quatuor, une bibliothèque voient le jour. Les détenus russes ou ukrainiens pratiquent l'art chorale ; les Allemands organisent des séances de cabaret satiriques de bon niveau.

Grâce à la nomination progressive d'adjoints aux Blockälteste (doyens de Block) de même nationalité que la majorité des détenus d'un même Block, ces activités peuvent mieux se développer. Une pièce de Shakespeare est jouée le 30 juillet 1944 ; un concert est donné par un orchestre de détenus au cinéma, le 31 décembre 1944. Julien Cain¹⁷, sauvé par l'organisation clandestine, peut faire profiter ses camarades de son immense savoir ; des peintres comme Boris Taslitzki, Favier, Mania, peuvent rapporter du camp d'inoubliables dessins. Mais ce qui est surprenant, c'est la floraison de poèmes et de récits qui voient le jour à Buchenwald. Nées

des tripes d'hommes qui ne veulent pas mourir, ces œuvres sont marquées de la rage de témoigner et de vivre. Ecrire, rêver, c'est conjurer l'angoisse, c'est déjà triompher¹⁸.

Tout cela nécessite de prendre de nombreuses précautions et des milliers de détenus ne sont au courant de rien.

LES USINES D'ARMEMENT

Le camp connaît deux générations d'usines d'armement.

La première date de 1940 et appartient à la SS : ce sont les ateliers de la D.A.W (Deutsche Ausrüstungswerke GmbH¹⁹), principale entreprise de la SS dont le siège est à Berlin et qui a des branches dans tous les camps. Les ateliers sont à l'intérieur du camp.

En collaboration avec les Wilhelm-Gustloff-Werk de Weimar, les SS y produisent des armes légères.

La seconde génération, plus importante, forme le complexe Gustloff-Werk II qui entre en service début 1944. Plus de trois mille détenus s'y relaient en équipes de jour et de nuit

La décision de principe de Hitler de lancer des fabrications d'armements dans les camps de concentration, est annoncée par le général SS Glucks à des représentants du ministère Speer, de l'Armée et de la SS, réunis en conférence, en mars 1942. Des usines d'armement dont les détenus fourniront la main d'œuvre, sont alors envisagées dans les camps de Buchenwald (5 000 hommes), Sachsenhausen (6 000), Neuengamme (2 000), Auschwitz (6 000), Ravensbrück (6 000 femmes) et Lublin (effectif non précisé encore). Le WVHA²⁰ (général SS Pohl) est chargé de l'exécution de ce plan. Le 1^{er} juillet 1942, Himmler annonce qu'une usine capable de produire 55 000 fusils par an sera construite sur le territoire de Buchenwald en collaboration entre la Gustloff-Werk (usine Gustloff), la direction des constructions de la Waffen-SS et le WVHA.

La construction des halls commence dès le 13 juillet 1942 et dure près d'un an, causant la mort de milliers de détenus affectés à des Kommandos de terrassement particulièrement meurtriers. Simultanément sont édifiés les bâtiments de la Mittelbau (ou Mibau²¹) et d'autres moins importants. L'ensemble est opérationnel au printemps 1944. L'effectif total employé atteint 9 000 hommes, encadrés par des Meister (contre-maîtres civils).

16 - Sur le chevalet, voir « Mémoire Vivante n°34 », dossier Sachsenhausen, le Bock.

17 - Ancien directeur de la Bibliothèque nationale.

18 - Voir à ce sujet P. Durand op. cité p 108 et suivantes, ainsi que « Mémoire vivante » n°32.

19 - « Fabriques allemandes d'armement ». (GmbH étant l'équivalent de S.A.R.L).

20 - WirtschaftsVerwaltungsHauptAmt (office principal d'administration économique de la SS.)

21 - La Mibau est une des composantes de la fabrication des armes secrètes V1 et V2.



Partout, qu'il s'agisse d'initiatives personnelles ou clandestinement organisées, les détenus tentent de saboter, freiner, empêcher la production d'armement.

Des détenus français réussissent à identifier à la Mibau, la fabrication de gyroscopes destinés aux fusées A4 (V2) et à faire parvenir l'information aux Britanniques, via la France²².

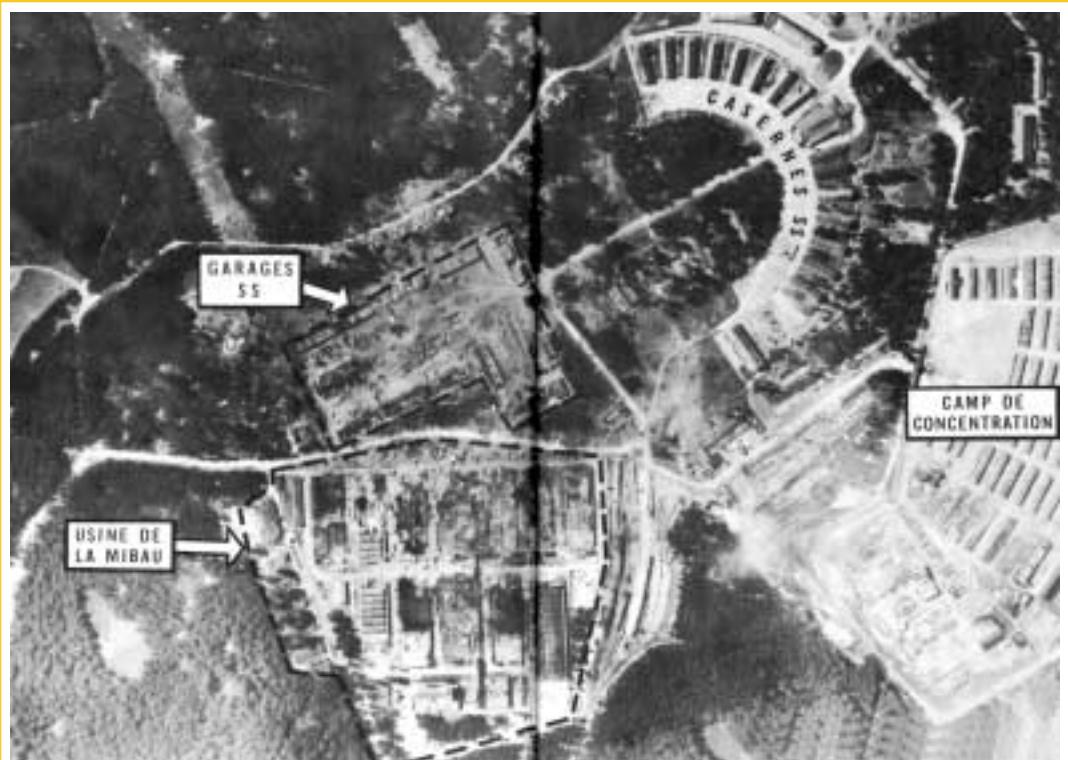
Le 24 août 1944, alors que Paris se libère, un raid massif de l'aviation allié bombarde Buchenwald vers 11h30. La Mibau, la Gustloff, les ateliers de la D.A.W sont détruits. Les casernes SS sont touchées et divers bâtiments administratifs brûlent²³. Il y a plusieurs centaines de morts parmi les détenus. Des SS et des membres de leurs familles sont également tués.

novembre 1944 et environ 7% à la fin de la guerre (2% seulement pour les détenues femmes). A partir de 1943, les Soviétiques constituent le second groupe en importance, suivis par les Polonais et les Français. Mais dans le camp lui-même, les Allemands demeurent un groupe numériquement constant, en raison de leur rôle dans la hiérarchie des détenus.²⁶

Fin décembre 1943, le camp compte 37 319 détenus de 30 pays différents.

En 1944, sur 88 321²⁷ détenus, on dénombre 24 000 Soviétiques, 18 000 Polonais, 13 000 Français, 11 000 Hongrois et Polonais juifs, 5 000 Tchèques et 3 000 Belges.

Les tâches de gestion et l'administration sont assurées, après d'âpres luttes souterraines contre les détenus de droit commun, par les détenus politiques allemands, surtout communistes, autour desquels se constituent progressivement un Comité international de camp et une direction clandestine, qui s'efforcent d'organiser la résistance intérieure, de faire échec aux plans des SS et de venir en aide, chaque fois que possible, à leurs camarades en difficulté²⁸. La Résistance à



Vue aérienne après le bombardement allié

Crédit US AIR FORCE

EVOLUTION DE LA POPULATION ET DE LA VIE AU CAMP DE BUCHENWALD

Vers le milieu de l'année 1938, le chiffre de 6 à 8 000 détenus²⁴, fixé par Himmler, est atteint. Ils proviennent en grande partie de l'opération *Arbeitschau Reich*, (ramassage de tous ceux que l'on considère comme des parasites : réfractaires au travail et asociaux) parmi lesquels des Juifs et des Tsiganes. Les premiers « étrangers » sont des Autrichiens arrêtés en 1938, après l'*Anschluss*²⁷.

La composition nationale et sociale de la population détenue évolue rapidement dans la seconde moitié de la guerre. Jusqu'à mi-42, la majorité des détenus est allemande ou autrichienne. Leur pourcentage diminue ensuite régulièrement : de 34% fin août 42, à 9% le 15

22 - sur le bombardement de la Mibau voir Pierre Juliette, *Larbre de Goethe*, Paris, Presses de la Cité, 1965. et Pierre Drand *les Français à Buchenwald et à Dora* op. cité p 134 et suivantes.

23 - voir photo aérienne (à compléter)

24 - Source : Bundeszentrale für politische Bildung in *Gedenkstätten für die Opfer des Nationalsozialismus*, II, 1999.

25 - Annexion de l'Autriche.

26 - Les chiffres et % cités sont extraits du livre de Karin Orth, « *Das System der nationalsozialistischen Konzentrationslager* », Hamburger Edition 1999

27 - Chiffres tirés de l'ouvrage de la Bundeszentrale für politische Bildung de Bonn « *Gedenkstätten für die Opfer des Nationalsozialismus*, II. 1999.

28 - Le Pasteur Aimé Bonifas écrit à ce propos dans son livre (op cité p46) : « *La plupart des postes de commande à l'intérieur du camp sont tenus par des prisonniers politiques allemands ; c'est pourquoi il existe une certaine honnêteté à Buchenwald qui ne se retrouvera pas dans la plupart des Kommandos extérieurs, fiefs de la mafia des détenus de droit commun* » .



Buchenwald se caractérise par un cloisonnement étroit et une forte cohésion. Elle combine les méthodes des partisans et celles de l'armée.

Le choc de Stalingrad pousse à développer le travail forcé des détenus. En trois vagues successives (printemps 1943, printemps 1944 et automne 1944) des camps extérieurs à Buchenwald sont créés. On en a identifié aujourd'hui 87, situés de Braunschweig au nord, jusqu'à Düsseldorf, Bad Godesberg et Giessen à l'ouest et au sud et jusqu'à Neustadt et Schlieben à l'est de l'Elbe. La proportion des détenus internés dans l'enceinte du camp par rapport à ceux qui travaillent dans des Kommandos ou camps secondaires extérieurs se modifie progressivement. Au 1^{er} janvier 1943, plus de 90% des détenus sont au camp principal (Stammlager) ; le 15 mars 1944, ils représentent 50% et le 20 mars à peine 30%. A partir de 1944, le camp devient une sorte de plaque tournante entre les camps extérieurs, situés entre le Rhin et l'Elbe²⁹.

Début 1945, l'évacuation des camps devant l'avance alliée, prend des proportions qui dépassent de loin les capacités d'accueil des camps centraux de l'Allemagne, dont celui de Buchenwald, où maladie et sous-alimentation tuent près de 14 000 détenus. Début avril 1945, l'effectif est voisin de 48 000 présents sur le camp et dans ses environs.

Peu de femmes sont détenues au camp. En revanche des Kommandos extérieurs sont entièrement féminins. Un document du commandement de la Waffen SS de Weimar, du 31 mars 1945 mentionne la présence au camp et dans ses Kommandos d'un total de 77 390 détenus dont 23 289 femmes, la plupart venues de Ravensbrück³⁰.

En janvier 1945 Buchenwald est le camp le plus important de ceux qui existent encore. Des dizaines de milliers de personnes épuisées ou terriblement affaiblies, dont la plupart sont juives, affluent des camps d'Auschwitz, Gross-Rosen et des ghettos et kommandos de l'est. Les wagons arrivés à la gare de Buchenwald sont pleins de cadavres³¹ dont les noms demeurent inconnus.

Le nombre de décès à Buchenwald croît constamment avec la guerre. On estime le total de ces décès à près de 35 000. Il faut ajouter à ce chiffre environ 8 000 prisonniers soviétiques assassinés dans le camp, des assassinats non chiffrés ayant aussi eu lieu dans l'enceinte des crématoires, sans compter les morts des transports vers le camp et ceux des « marches de la mort » d'avril 1945. Rien qu'entre les mois de janvier et avril 45, 14 000 détenus, dont la moitié étaient juifs, sont morts à Buchenwald. Au total on peut

considérer comme probable le chiffre de 56 000 morts pour ce camp, dont la majorité furent assassinés entre 1942 et 1945³².

Selon les études et estimations les plus sérieuses, on évalue à 250 000 le nombre de détenus passés par Buchenwald.

■ JUIFS ET TSIGANES A BUCHENWALD

A partir de Juin 1938, la Gestapo et le SD (service de sécurité) se servent des camps de concentration pour accélérer l'expropriation et l'expulsion des Juifs d'Allemagne. A Buchenwald, 17 000 Juifs sont internés entre 1938 et 1942³³.

Le 15 juin 1938³⁴, 500 Juifs venant pour la plupart de Berlin et Breslau arrivent à Buchenwald. Ils sont logés dans ce qu'on appelle «la bergerie » : ni tables, ni bancs, ni lits. Aucuns soins médicaux. Il leur faut manger en plein air quel que soit le temps et travailler de jour et de nuit. 150 meurent en deux mois. Les autres sont, pour la plupart, hors d'état de travailler et il est interdit aux autres détenus de leur porter le moindre secours, ni de parler avec eux.

Le 8 novembre 1938, l'attentat perpétré par un Juif contre le secrétaire d'ambassade von Rath, à Paris, déclenche l' « opération Rath », qui se transforme en pogrom, connu sous le nom de «Nuit de cristal» contre les Juifs. Les arrestations se multiplient, sans distinction d'âge : vieillards de soixante-dix à quatre-vingt ans, gamins de dix ans...

9 845 Juifs allemands sont alors internés à Buchenwald³⁵. Ils doivent faire à pied les dix kilomètres de chemin qui relient Weimar à Buchenwald. Les traînards sont abattus et leurs cadavres traînés par les survivants. Les nazis se livrent à un chantage honteux en promettant de libérer ceux qui peuvent payer leur départ. Des annonces du genre « Tous les millionnaires à la grande porte ! » retentissent aux hauts-parleurs du camp.

On recense en 1939 : 500 Juifs du protectorat de

29 - cf Karin Orth, op. cité.

30 - Source : *Les Français à Buchenwald*. Pierre DURAND. Paris. Editions sociales.1977, page 86.

31 - (...) les SS n'ont que moqueries et dérision pour les cadavres qui s'écroulent à leurs pieds. Il paraît que les paléontologues décèlent l'apparition de l'homme, parmi les espèces animales, à ce qu'il prend soin de ses morts ! N'est-elle pas satanique cette tentative de tuer non seulement le corps mais l'âme ? (Pasteur Aimé Bonifas, op.cité p 63).

32 - chiffres tirés du livre de Karin Orth op.cité.

33 - Source : *La Déportation, le système concentrationnaire nazi* (Edition BDIC, Nanterre, 1995, p109.)

34 - E.Kogon, op cité p 213, 214 et suivantes.

35 - sur le sort des Juifs arrêtés en novembre 1938 voir E.Kogon, l'Etat SS (op cité) p 216, 217, 218.



Bohème Moravie, 200 d'un foyer de vieillards de Vienne, 2 000 Juifs autrichiens ou allemands d'origine polonaise venant de Dachau³⁶.

En février 1941, 389 Juifs de Hollande, originaires d'Amsterdam et Rotterdam sont internés au camp et en 1942 commencent les « transports » vers les camps d'extermination, qui se poursuivent, à Buchenwald, jusqu'à l'été 1943.

A partir de 1944, sous la contrainte des échecs militaires et du manque d'ouvriers, la SS retire des Juifs et des Tsiganes du programme d'extermination d'Auschwitz, pour les employer à des travaux forcés. Jusqu'en octobre elle transporte 12 000 Juifs hongrois et 1 800 Tsiganes³⁷ à Buchenwald. Parmi eux de nombreux adolescents.

Un complexe de camps extérieurs où travaillent presque uniquement des Juifs est créé en juin 1944. De loin ces Kommandos sont les plus éprouvants.

■ LES PRISONNIERS DE GUERRE SOVIÉTIQUES

Fin 1941 commence, dans tous les grands camps de concentration d'Allemagne, le massacre des prisonniers de guerre soviétiques.

Le Haut-Commandement de l'Armée prescrit en effet de les traiter non comme des prisonniers de guerre ordinaires, mais « comme un adversaire qui ne compte que des animaux et des brutes » (Hitler, *discours de la campagne du Secours d'hiver 1941-1942*). Les premières exécutions ont lieu, à Buchenwald, avant la création du « Kommando 99³⁸ », sur un terrain de tir attenant au camp, dans la zone des futures *Deutsche Ausrüstung-Werk* (DAW). Les SS tentent en vain de dissimuler l'affaire par un stratagème qui ne tint que très peu de temps, en raison de l'impossibilité de masquer le flux d'arrivée des cadavres au crématoire, dans l'heure suivant l'exécution.

Les victimes sont désignées par l'Office central de la Sûreté du Reich (RSHA) : ce sont en priorité les officiers, les commissaires politiques, les chefs de la Jeunesse communiste et les personnalités importantes du parti communiste soviétique.

Les organisations clandestines du camp n'ont aucun moyen de les sauver. De mars à juillet 1942, on fusille à Buchenwald au moins 7000 Russes, amenés au camp et isolés dans un secteur appelé « camp de prisonniers de guerre ». Certaines estimations avancent le chiffre de 9500 exécutions.

Par la suite, un secteur clos du camp est réservé aux prisonniers de guerre soviétiques, dont le sort s'améliore quelque peu, à mesure que s'accroît, sur le front de l'est, la pression des armées soviétiques.

■ LES FRANÇAIS

Buchenwald est le camp qui reçoit le plus de Français. Sur un peu plus de 85 000 déportés de France par répression, 26 000 passent par ce camp. Les premiers Français dont on a pu retrouver trace viennent de Sachsenhausen. Ils avaient été arrêtés à la suite des grandes grèves de mai et juin 1941 dans les mines du Nord.

La majorité des Français arrive par quinze grands convois quittant la France entre le 25 juin 1943 et le 3 octobre 1944³⁹.

Les premiers grands transports de 1943 fournissent une partie importante de l'effectif français de Dora⁴⁰.

En juillet 1944, 2000 détenus français arrivent de Compiègne. Ils ne peuvent être logés au camp en raison de sa forte surpopulation et sont parqués en plein air dans un grand espace entouré de barbelés, situé près du potager. Au bout de deux jours les SS finissent par mettre cinq tentes pouvant contenir 200 hommes chacune, à leur disposition. Mais ni lits, ni couvertures, ni sièges, pas d'écoulements des eaux, pas de latrines, rien de ce qui est indispensable aux conditions de vie les plus rudimentaires.

Peu à peu la direction interne du camp s'efforce de rendre plus supportables les conditions d'existence de ce camp de circonstance, en y faisant arriver tant bien que mal une conduite d'eau réalisée à l'aide de matériaux dérobés, en aménageant des latrines, une canalisation d'écoulement et en procurant des couvertures.

Enfin, de nombreux Français font partie des convois provenant de l'évacuation de la région d'Auschwitz, qui arrivèrent à Buchenwald en janvier 1945.

A partir de 1943 et surtout en 1944, les Français, jusque là assez mal perçus par les autres nationalités qui n'ont apprécié ni la défaite, ni l'entrée en collaboration de la France, commencent à s'imposer à la fois en raison de leur nombre et parce que, dans leurs rangs, des résistants communistes parviennent à nouer des contacts avec la direction clandestine communiste allemande et, par ce biais, à peser sur le cours des événements et quand cela est possible, sur le sort de leurs compatriotes. Pour beaucoup c'est le signal de l'espérance et du réveil, l'impression qu'une issue devient possible.

36 - voir « Mémoire Vivante N° 33 », p 4 .

37 - Chiffres tirés du livre *La déportation , le système concentrationnaire nazi*, Musée d'histoire contemporaine-BDIC ,1995 (p 115)

38 - Installation spécialement conçue pour l'exécution des prisonniers soviétiques, analogue à celle décrite dans « Mémoire Vivante n°34 » p 640 .

39 - cf histogramme des convois (source : mémoire de maîtrise de Mlle V. Brière) op. cité

40 - voir plus loin, explications sur DORA.



Tout comme en France dans la Résistance, rien n'est facile. Il y a des courants, des mouvements de différentes obédiences, des réticents, des attentistes, des impatients, des diviseurs et des unificateurs. Pour l'essentiel, deux groupes clandestins co-existent : gaullistes de divers tendances d'un côté, sous l'autorité de Frédéric Manhès, communistes de l'autre sous celle de Marcel Paul. Un Comité clandestin des intérêts français (CIF) se constitue finalement à la tête duquel se retrouvent naturellement ces deux hommes qui, s'inspirant de l'exemple du Conseil National de la Résistance (CNR), réalisent l'union des divers courants français. Le comité toutefois, n'est ni connu, ni reconnu par tous. Il lui faut, en outre, se méfier de la présence toujours possible de dénonciateurs « infiltrés » et s'imposer dans un milieu international, où les responsables de chaque pays s'efforcent de privilégier d'abord leurs nationaux.

Mais ce qui fut singulier et remarquable, c'est qu'un esprit nouveau soit insufflé, c'est que l'espoir puisse renaître dans un univers sans horizon autre que le crématoire, grâce, en particulier, à une meilleure circulation de l'information.

Pierre Durand écrit dans son livre « Les Français à Buchenwald et à Dora » :

Le sentiment d'abandon et de détresse guettait chacun à un moment ou à un autre. Y succomber, c'était la mort certaine. (...) A ceux qui désespéraient il fallait transmettre la confiance. A ceux qui s'abandonnaient, il fallait redonner courage. A ceux qui capitulaient, il fallait insuffler l'énergie. Ce fut l'esprit de la résistance (...) qui permit le miracle (...). Plusieurs activités clandestines participaient, à des titres divers, au maintien du moral. Parmi celles-ci l'information.

Ce n'est pas le moindre mérite du Comité des intérêts français que d'y avoir contribué.

KOMMANDOS

Il n'est pas possible d'évoquer tous les Kommandos dans le cadre de ce bref aperçu d'ensemble. Seuls quelques uns, parmi les plus importants, sont évoqués. Une étude particulière sur chaque Kommando serait un jour nécessaire. Elle dépasse toutefois le cadre de ce numéro de «Mémoire Vivante».

KOMMANDOS INTERNES DU CAMP

Ces Kommandos sont en général moins pénibles. A Buchenwald, ils englobent les activités suivantes : cuisines, blanchisserie, cordonnerie, tailleur, raccommo-



La carrière de Buchenwald

©FMD

dage des chaussettes, ébénisterie, serrurerie, charpentiers, porcherie, jardinage, carrière, casseurs de pierres, Kommando de terrasse⁴¹, Kommando des vidangeurs, Revier, le secrétariat des détenus, le bureau des statistiques du travail (Arbeitsstatistik), bibliothèque, et à partir de 1942 le kommando de pompiers et la garde du camp (Lagerschutz).

Kommando de jardinage : le travail de jardinage au camp, n'a rien de commun avec ce qu'on peut entendre sous cette appellation dans le monde civilisé, où il passe plutôt plus pour un passe temps agréable, voire un délassement. Exposés à toutes les températures, soumis à une surveillance de tous les instants, les hommes les plus robustes s'y épuisent rapidement.

Le Kommando des vidangeurs : outre l'aspect répugnant de son travail, ce Kommando est la risée des SS qui le surnomment spirituellement la *Kolonne 47 11*, nom d'une marque d'eau de Cologne et s'ingénient à faire courir les détenus porteurs de barriques nauséabondes. Ce Kommando est réservé aux Juifs et aux punis.

41 - Les Kommandos de jardinage, de carrière, de terrasse (ou terrassement) sont des Kommandos épaisants et particulièrement redoutés.



La garde intérieure ou Lagerschutz : à mesure que s'affirme la mainmise des « politiques » sur l'administration, les responsables de l'organisation sentent le besoin d'organiser un service d'ordre des détenus, dont le rôle officiel est de soulager la SS, mais en réalité d'aider les détenus. L'autorisation de créer la Lagerschutz, en 1942, est arrachée difficilement à la SS. Une autre difficulté est d'éviter que les responsables de ce service ne deviennent des valets des SS. Le cas est hélas fréquent. Sa mission est de maintenir l'ordre et la discipline dans le camp pour éviter l'intervention des SS, de surveiller les magasins de vivres, les chambres et tous les lieux collectifs auxquels ont accès les détenus. Dans les derniers jours avant la libération, le maintien d'une apparence de discipline impeccable face à la SS, lors des arrivées et départs de groupes et l'organisation d'une désobéissance larvée ou de masse pour retarder les départs en « transports » ou les évacuations à pied, constituent autant d'actions à porter au crédit de cette institution contrôlée par l'organisation clandestine.

■ KOMMANDOS EXTÉRIEURS

(...) Une des méthodes du Système est précisément de réserver aux plus faibles, aux malades, à ceux qui n'ont pas de défense, les travaux les plus durs. Car il existe des kommandos plus durs les uns que les autres, selon le travail qui leur est assigné et l'en-cadrement qui surveille son exécution ; des kommandos maudits où l'on meurt plus vite qu'ailleurs et, chaque jour, les sortants du Revier ou du Schonung, souvent si mal guéris, sont immanquablement dirigés vers « Walbrecht Grube » ou « Dany ». Ces kommandos sont toujours dirigés par les kapos et vorarbeiters les plus mauvais, souvent des triangles verts sadiques, trouvant une compensation à faire souffrir. Ainsi fonctionne la technique d'extermination des hommes par le travail. (Pasteur Aimé Bonifas op. cité p 70)

■ DORA

Une place spéciale revient au kommando extérieur « Mittelbau-Dora ». Dora est, sous sa véritable désignation « Mittelbau I », Ellrich étant « Mittelbau II » et Harzungen « Mittelbau III » ; l'ensemble forme le « KZ Mittelbau », du nom-code donné au complexe de fabrication des armes secrètes.

Le 18 août 1943, 596 bombardiers anglais détruisent une grande partie des installations de l'île de Peenemünde sur la Baltique, où sont mises au point les armes nouvelles appelées V1 et V2, et d'autres restées à l'état d'ébauche.

Les dirigeants nazis croient vraiment que la fusée A4 mise au point à Peenemünde est en mesure de changer le cours de la guerre. Himmler nomme alors le chef du groupe « constructions » de l'office principal d'administration économique (WVHA) de la SS, Hans Kammler, délégué spécial à la production du A4⁴². Kammler se trouve donc dépendre à

la fois de Himmler, du chef du WVHA, Oswald Pohl, et du ministère de l'armement d'Albert Speer. Il a plein pouvoir pour user et abuser de la main d'œuvre concentrationnaire et ne s'en prive pas.

Dès le 28 août 1943, 107 détenus de Buchenwald sont envoyés dans les montagnes du Harz pour creuser, dans le mont Kohnstein, des galeries destinées à abriter des usines souterraines.

Depuis 1917, la firme, chimique BASF (Badische Anilin und Soda Fabrik) exploite à cet endroit une carrière souterraine d'anhydrite (sulfate de chaux anhydre) et depuis 1936, y creuse des galeries pour servir de stockage à des produits dangereux. La première de ces galeries, la galerie B, est juste terminée lorsqu'est prise la décision d'y installer des ateliers de construction de fusées.

Les travaux sont exécutés par un Kommando extérieur de Buchenwald, camouflé sous le nom-code de Dora. La firme créée spécialement pour cette production s'appelle Mittelwerk.

Le travail de creusement des galeries souterraines et leur aménagement sont exécutés à la hâte, sans aucun souci des pertes. Dans les premiers mois, de l'automne 1943 au printemps 1944, 3 000 personnes, dont 800 Russes, 700 Français, 400 Polonais et 300 Italiens sont conduits à la mort à Dora.

Les détenus affectés à ces terrassements sont surtout des Soviétiques et des Français.

On assiste à une véritable liquidation par le travail, sans machines, en partie à la main, 14 heures par jour, dans des conditions physiques et hygiéniques effroyables. Les installations n'étant pas terminées, les cadavres retournent à Buchenwald pour être incinérés. Du coup la réputation épouvantable de ce Kommando se répand comme une traînée de poudre chez les détenus.

Au début, ils sont logés dans des tentes mais rapidement gardés 24 heures sur 24 dans les galeries, froides, humides, sans installations sanitaires. En février 1944, on compte 12 000 travailleurs esclaves.

La production de la fusée A4 (Aggregat 4, ou V2) commence en 1944. Au printemps les conditions matérielles s'améliorent avec la construction d'un ensemble de bâtiments (56 baraqués pour les détenus, des bâtiments administratifs, des locaux techniques, des casernes pour les SS), cependant qu'à l'intérieur même des galeries, les aérations réalisées et l'insonorisation des outils rendent le travail moins pénible. En octobre 1944, Dora est transformé en camp de concentration autonome⁴³, dont dépendent désormais de nombreux Kommandos.

42 - connue sous le sigle V2, c.à.d. « arme de représailles N°2 » ou *Vergeltungswaffe 2*.

43 - Il fera, à ce titre, l'objet d'un numéro spécial de « Mémoire Vivante ».



Au cours des trois premiers mois de 1944, les pertes globales en vies humaines représentent, pour Dora, plus de 60% des décès de Buchenwald.

■ TÉMOIGNAGES SUR DORA

A Dora, les SS ont porté à leur paroxysme leur rage de cruauté et d'extermination. (...) (Pasteur Aimé Bonifas op. cité p 91)

(...) Dora vient de sortir de terre, rien d'achevé. La porte n'est qu'une barrière, les clôtures une palissade de barbelés. Les SS, par contre sont virulents, prennent des poses de dompteurs, balancent les gummi et font donner les chiens. Courber le dos n'est plus une métaphore. (...) une ville en construction, chantiers, chemins défoncés par les charrois, parcs regorgeant de matériaux, tranchées, terrassements, déblais, wagonnets. Visages maigres des forçats courbés sur leurs outils, faces rubicondes des SS avec leur tête de bouledogues (...) Du beau travail ! sous cet abri, tout au fond, la montagne éventrée, la gueule fumante d'un monstrueux tunnel. (...) Le tunnel fonce sous la montagne, neuf mètres de large, presque autant de haut, la route, une voie ferrée, des matériaux entassés. Sur les flancs des lignes de force, plus haut, des ponts roulants. Bien au-dessus de nos têtes la courbe parfaite d'une ogive. (...)

(...) Partout circulent des Häftlinge au teint gris, hâves et dégueuillés, blêmes de poussière, larves misérables charriant des moellons et des sacs de ciment, portant des caisses et des poutrelles. (...) Penchés sur des marteaux pneumatiques, des mineurs épileptiques attaquent la roche dans un fracas de mitrailleuse. S'élèvent un nuage de poussière fine qui force les narines, rougit les paupières, brûle les poumons. (...) Une forte détonation venue des profondeurs ébranle la montagne, un souffle puissant roule ses volutes de fumée, et pas la moindre aération. (...)

(...) Une rame de wagons divise notre courant. Arrivés sur l'obstacle la stupeur nous fige. Sur une plate-forme un monstrueux fuseau de métal, aussi haut qu'un homme, d'une telle longueur qu'on reste confondu, les ailerons de la queue grands comme des portes. (...)

(Pierre Durand, op. cité, témoignage de Marcel Petit)

■ BILAN ET FIN DE DORA

Pour Speer le résultat est un succès sans précédent en Europe. La production de l'A4-V2 commence en janvier 1944.

Au cours de l'été 1944, une réorganisation des camps extérieurs de Buchenwald se prépare. En septembre, Buchenwald étend son autorité sur un certain nombre de camps extérieurs groupant notamment des Kommandos de femmes relevant jusque là de Ravensbrück.

En octobre 1944, Mittelbau-Dora devient camp à part entière. Avec ses camps annexes, il compte plus de 40 000 détenus, l'effectif du camp lui-même étant de 14 500.

Pour les nazis, aucun détenu engagé dans le programme des armes secrètes ne doit sortir vivant. Pourtant l'assassinat

prévu de tout ce monde n'a finalement pas lieu. Une évacuation par des marches de la mort est entreprise à partir du 3 avril 1945 vers Bergen-Belsen et le Mecklembourg. Elle entraîne encore la perte de 3 000 hommes. On estime qu'au total 60 000 détenus sont passés à Dora et dans les camps qui en dépendent, et qu'un tiers, soit 20 000 y ont trouvé la mort⁴⁶, dont 4 850 Français.

Lorsque les troupes américaines arrivent à Dora, une équipe spéciale est aussitôt mise en place avec pour mission de récupérer les savants allemands et leur matériel et de les transférer aux Etats-Unis. C'est ainsi que Von Braun, le général Dornberger, cinq autres ingénieurs, une centaine de fusées et des tonnes de plans sont emmenés dans le plus grand secret aux Etats-Unis. De leur côté les Russes récupèrent aussi de nombreux techniciens et du matériel.

Le 14 mars 1946, les Américains lancent une fusée V2, les Russes font de même le 30 octobre 1947.

Personne pourtant ne rappelle jamais que les inventions extraordinaires qui ont permis la conquête de l'espace trouvent leur origine dans la souffrance et la mort de nombreux déportés, Français en particulier, pour qui cet épisode de l'aventure spatiale fut un calvaire, avant d'être un cimetière.

Von Braun fut porté en triomphe lorsque le premier homme marcha sur la lune et le Général Dornberger devint président de la Bell Aircraft Company : ni l'un ni l'autre n'ont jamais été inquiétés pour leurs activités criminelles.

■ ELLRICH ET HARZUNGEN

Des Kommandos sont envoyés de Dora sur Ellrich et vers le petit camp d'Harzungen à l'été 1944 où se développent des activités liées au programme Mittelbau.

Ellrich est installé à proximité de Nordhausen. 12000 détenus sont affectés à ce complexe pour y creuser de nouvelles galeries. Les conditions de vie et de travail y sont comparables à celles de Dora. Le manque d'hygiène et la dysenterie y font des ravages. Les premiers Français arrivent par le convoi parti de Buchenwald le 6 juin 1944. Ils sont installés dans une salle des fêtes désaffectées (d'où le surnom d'Ellrich-Theater donné par les Français). Des détenus des kommandos de Günzerode et Mackenrode y sont transférés pratiquement en même temps.

740 déportés de nationalité française y meurent entre 1944 et le 1^{er} avril 1945.

Le camp est évacué par les SS à l'approche des américains et de nombreux détenus sont encore exterminés, notamment dans le drame de la grange de Gardelegen⁴⁴ où les SS brûlent vifs 1100 détenus, après avoir condamné les issues.

44 - Le 12 avril à **Gardelegen**, le SS Hauptscharführer Erhard Brauny fait enfermer 1100 détenus dans une grange qui est incendiée. Ceux qui tentent de s'évader de l'horrible fournaise sont fauchés à la mitrailleuse. Il y a 8 rescapés dont trois Français.



En septembre 1942, est créée la 3^{ème} Brigade de construction SS (SS-Baubrigade) comportant 1000 détenus au départ. En tout, de 1942 à 1945, près de 6000 hommes venant de Buchenwald sont affectés à des travaux de déblaiement des ruines après les bombardements ou au déminage. Cette brigade est stationnée à Cologne dans les bâtiments de la Foire de la ville.

■ KOMMANDO S3 DE OHRDRUF

Non loin de Weimar, Ohrdruf est un ensemble de tunnels comportant cinq sites dans un périmètre d'une dizaine de kilomètres. Il semble que les dirigeants nazis veuillent y planter d'importants centres de communications et de commandement, dont l'un des nombreux quartiers généraux du Führer, équipé d'imposantes salles de conférence. D'importants travaux de construction de voies ferrées complètent le dispositif.

Contrairement à Dora, Ohrdruf est à l'origine un camp autonome sous commandement SS. Cette situation révélant de nombreux défauts d'organisation et de coordination, il est finalement rattaché au camp de Buchenwald et constitue l'un des Kommandos extérieurs les plus redoutés.

Plus de vingt mille détenus, dont de nombreux Juifs, travaillent dans les galeries de mines, dans des conditions particulièrement éprouvantes. Le manque d'hygiène aidant, des épidémies de typhus et de dysenterie font rapidement des ravages. Les cadavres sont envoyés au crématoire de Buchenwald, dès sa mise en service.

Toutes les huit semaines environ, à l'issue de « sélections », des transports évacuent les plus faibles vers Bergen-Belsen, près de Hanovre.

Début 1945, Himmler ordonne au capitaine Oldenburhuis, commandant du Kommando extérieur d'Ohrdruf, d'éliminer à sa convenance les politiques et les droits communs, jugés dangereux. Il y a 1500 exécutions. Neuf mille survivants sont poussés vers Buchenwald où ils sont entassés au Petit Camp. Quinze cents périssent encore en chemin. Le 5 avril 1945 entre Weimar et Buchenwald, on ramasse 74 cadavres. Le camp⁴⁵ est délivré par les Américains et sera visité par le Général Eisenhower.

■ OSTERHAGEN, CAMP DISCIPLINAIRE

Osterhagen, le fameux Straflager, le camp disciplinaire de sinistre renommée. Ainsi, simplement parce qu'il faut combler les vides, parce qu'il faut que le monstre continue à dévorer, je suis envoyé au camp le plus infernal. (...) Ici, (l'homme) il n'a plus qu'à vivre sa mort. (...) J'ai assez l'habitude des visages de détenus, mais ici plus qu'ailleurs je suis frappé par leur faciès de bêtes traquées. Ils portent l'empreinte d'une souffrance démesurée. (Pasteur Aimé Bonifas op. cité p 110).

■ LANGENSTEIN

Langenstein est implanté dans les montagnes du Hartz.

Speer en accord avec la SS y décide la construction de trois séries d'usines souterraines secrètes : l'opération « Malachite », dans les collines gréseuses des Theckenberge, l'opération « Maquereau » dans les Klugsberge, au profit de l'avionneur Junker, et l'opération « Alose » dans les Hoppelsberge, au profit de Krupp.

Le nom complet du Kommando est : Langenstein-Zwieberge. Le premier transport part de Buchenwald pour Langenstein le 20 avril 1944 avec dix sept détenus dont aucun ne reviendra.

Peu à peu des dizaines de milliers de détenus de Buchenwald, Sachsenhausen et Neuengamme partent pour Langenstein. Dans des conditions terribles, ils doivent creuser 17 000 m de galeries et construire des halls de production souterrains couvrant une superficie de 60 000m².

Au cours de l'hiver 1944-45 la mortalité atteint des sommets. L'effectif est néanmoins maintenu à 5000 grâce à l'arrivée incessante de nouveaux renforts destinés à remplacer les morts. Langenstein est un Kommando redouté à Buchenwald.

BUCHENWALD : LA FIN

(...) On trouve des morts dans tous les coins : sur la place d'appel, dans les blocks, aux cabinets, dans le couloir du Revier. Partout les vivants doivent écarter les morts pour reprendre leur place. On ne lutte plus tant pour la vie que contre la mort, contre les morts, contre l'invasion du camp par la mort. Et cela, quotidiennement. (Pasteur Aimé Bonifas, op.cité)

Depuis 1943, les prisonniers politiques allemands occupent les postes principaux de l'administration intérieure. Beaucoup d'entre eux sont en liaison avec l'organisation clandestine qui recrute surtout chez les communistes et les patriotes résistants de différents pays. Elle se procure des informations, organise l'entraide, prépare la résistance armée et sabote l'industrie.

Les hommes qui font autorité parmi les détenus de tous les camps commencent très tôt à se préparer aux différentes éventualités de la fin des camps.

Par les hauts-parleurs officiels qui diffusent les communiqués officiels, les détenus ne sont pas coupés de toute source d'information, pour tendancieuse qu'elle soit. Le débarquement du 6 juin 1944 est connu le jour même, mais « l'ennemi a été repoussé avec de lourdes pertes ». Il existe par ailleurs au camp plusieurs postes récepteurs clandestins, dont la découverte aurait entraîné des mises à mort immédiates comme à Sachsenhausen ou à Dora. Les informations secrètement recueillies et diffusées suscitent l'espoir dans cet univers de mort : ainsi en est-il de la nouvelle de la Libération de Paris.

45 - Le fameux Wagon de Rethondes où fut signé de l'armistice de 1918, et que Hitler avait fait saisir, avait été détruit à Ohrdruf.



Lorsque le front se rapproche du camp en avril 1945, l'effectif est d'environ 48 000 détenus. Du 8 au 11 avril, les SS procèdent à des rafles dans le camp, destinées à alimenter des convois d'évacuation. Près de 25 000 détenus quittent ainsi Buchenwald peu avant la libération du camp, un grand nombre parmi eux étant morts d'épuisement ou abattus sur les routes. On retrouva près de Dachau, un train abandonné venant de Buchenwald, dont les wagons ne contenaient plus que des cadavres.

L'organisation clandestine tente de retarder les départs et des centaines de détenus, dont beaucoup de Juifs sont cachés. La Résistance, formée en groupes d'action clandestins, se dispose à s'insurger. Elle possède des armes légères, récupérées lors du bombardement des usines d'armement ou dérobées, parfois pièces par pièce, et dissimulées dans la soute à charbon du crématoire ou sous des planchers.

Le 10 avril le camp des prisonniers de guerre soviétiques est vidé et les SS les entraînent dans leur retraite, avec l'intention probable de les utiliser comme monnaie d'échange contre leur propre sauvegarde. Peu avant

Weimar, ces prisonniers soviétiques attaquent leur escorte au prix de lourdes pertes, s'en débarrassent et récupèrent l'armement. Ayant pris contact avec des agents américains largués dans la nuit, ils menacent le camp par l'est, tandis que des détachements avancés américains approchent par l'ouest.

Le 11 avril, vers dix heures, les SS décrochent. La direction clandestine décide de passer à l'action, investit les postes de garde et les bâtiments de commandement et prend contact avec les troupes américaines. Le camp se trouve sous le contrôle de la Résistance à l'arrivée des avant-gardes blindées de l'Armée Patton⁴⁶. Les Autorités américaines confirment la direction clandestine dans son rôle et prennent des dispositions pour garantir la sécurité des détenus et le contrôle militaire de la zone.

Dossier réalisé par l'équipe de rédaction «Mémoire vivante»

46 - Il existe plusieurs versions et témoignages de la libération du camp de Buchenwald. Celle décrite résulte de nombreux recoupements mais ne prétend nullement faire école, ni clore la recherche historique sur ce point d'histoire encore controversé et politiquement sensible.

SOURCES BIBLIOGRAPHIQUES ET DOCUMENTAIRES

- *La déportation, le système concentrationnaire nazi* Musée d'histoire contemporaine BDIC.1995.
- Mémoire de maîtrise « *Les français à Buchenwald* », de Mlle Vanina Brière. (Université de Caen – Basse Normandie, 2002), non publié.
- *L'Etat SS*, Kogon Eugène, Paris Editions du Seuil (traduit de l'allemand) 1970.
- *Détenu 20801 dans les camps nazis* Bonifas, Aimé, Paris, FNDIRP Graphein 1999.
- *Les Français à Buchenwald et Dora*, Durand, Pierre, Paris Editions sociales 1982.

- *Les déportés français du KL Buchenwald*, Mémoire de DEA, Brière Vanina, Université de Caen 2002.
- *L'arbre de Goethe*, Juliette, Pierre, Paris, Presses de la Cité, 1965.
- *Das System der nationalsozialistischen Konzentrationslager*, Orth Karin, Hamburger Edition 1999.
- *Gedenkstätten für die Opfer des Nationalsozialismus II*, ouvrage de la Bundeszentrale für politische Bildung, 1999.
- *Dora, Le cimetière des Français*, Association des Déportés de Dora, Ellrich Harzungen et Kdos.

CÉRÉMONIE ANNIVERSAIRE DE LA MORT DU GÉNÉRAL DE GAULLE

organisées par la Fondation de la France Libre

Samedi 9 novembre 2002.

- 17h30 dépôt de gerbe à la statue du général de Gaulle, avenue des Champs Elysées (rond point des Champs Elysées-Clémenceau).
- 18h30 messe en la chapelle de l'Ecole militaire.



CONCOURS DE LA MEILLEURE PHOTOGRAPHIE D'UN LIEU DE MÉMOIRE

Organisé par les trois Fondations : Fondation Charles de Gaulle, Fondation pour la Mémoire de la Déportation et Fondation de la Résistance)

L'édition 2002 du concours de la meilleure photographie d'un lieu de mémoire faisait suite au thème du concours national de la Résistance et de la Déportation 2001-2002 : « connaissance de la déportation et production littéraire et artistique ».

Vingt et un candidats ont participé à ce concours et envoyé leurs réalisations. Le jury, composé de représentants des trois Fondations et de personnalités extérieures qualifiées, s'est réuni à l'hôtel des Fondations (30, boulevard des Invalides, Paris 75007) le 1^{er} octobre 2002.

Le choix s'est opéré selon des critères allant du respect du thème retenu pour l'année 2001-2002, aux qualités du travail présenté et de sa légende.

Après délibérations, le jury a primé quatre « photographes » de la mémoire, dont voici les noms :

PALMARÈS



1^{er} Prix : a été décerné à mademoiselle **Déborah CHRISTIANI**, élève de 3^{ème} au collège Jean Moulin de Pontault-Combault (Seine et Marne), pour sa photo du site concentrationnaire de Natzweiler-Struthof, présentée avec cette citation de

Sophie Sholl : « Qu'importe ma mort si, grâce à nous, des milliers d'hommes ont les yeux ouverts ».

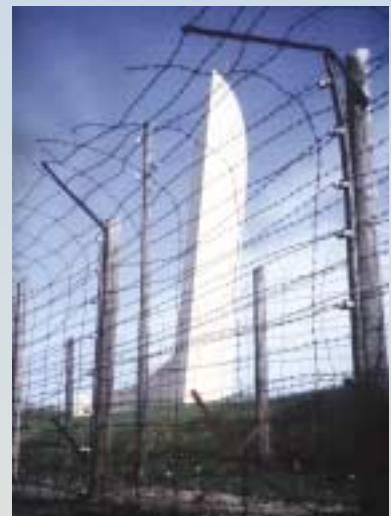
2^{ème} Prix : a été décerné à monsieur **Marc SERGY**, élève de terminale économique et sociale au lycée Guillaume Fichet à Bonneville (Haute Savoie), pour sa photo du portail d'accès au camp de concentration de Dachau, présentée avec la légende : « Griffe de métal, porte de l'enfer ».



3^{ème} Prix : a été décerné à mademoiselle **Vania LEANDRO**, élève au collège Jean Moulin de Pontault-Combault (Seine et Marne) pour sa photo du mémorial du camp de concentration de Natzweiler-Struthof, vu derrière des barbelés, avec en légende, un extrait de poème d'une élève ayant visité le camp d'Auschwitz : « La leçon a-t-elle été vraiment acquise ?

N'écoutons plus chanter ces terribles refrains !

*Cette partie de l'histoire a-t-elle vraiment été admise ?
Nous ne le saurons que par les hommes de demain. »*

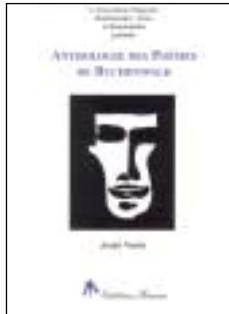


Une mention spéciale a été décernée à mademoiselle **Virginie SAUZON**, élève de terminale économique et sociale du lycée Guillaume Fichet à Bonneville (Haute-Savoie), pour sa photo d'un accès au camp de Dachau donnant sur le four crématoire et laissant entrevoir un mirador. Mademoiselle Virginie Sauzon accompagnait sa prise de vue d'un commentaire dont voici quelques brefs extraits : « cet endroit est la frontière entre deux mondes : celui de la vie et celui de la mort, ou plus précisément entre un lieu de mort morale et un lieu de mort physique (...) Je me sens désemparée devant un tel horizon (...) La fin s'ouvre sur le néant. »

Nous félicitons très chaleureusement les gagnants de ce concours ainsi que tous les participants, qui ont été bien difficiles à départager dans ce challenge de la mémoire et de l'image.



LES LIVRES



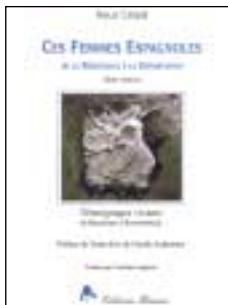
ANTHOLOGIE DES POÈMES DE BUCHENWALD, André Verdet, Paris, Editions Tirésias, 1995. 156 pages (disponible : 12,20 €, ou 33,54 € en version luxe).

C'est le souffle de ce peuple en haillons qui refusa de se soumettre à la barbarie nazie. C'est le témoignage vivant et instantané d'hommes qui ne voulurent pas se courber devant l'immonde. On lit avec émotion des œuvres, en général optimistes.

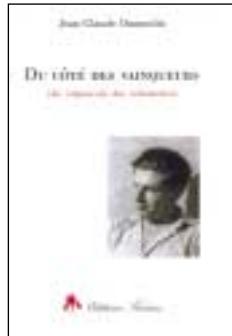
CES FEMMES ESPAGNOLES DE LA RÉSISTANCE À LA DÉPORTATION, Neus Català, préface de Geneviève de Gaulle-Anthonioz.

Paris, Editions Tirésias, 1994. 360 pages (disponible : 20,38 €)

Ce livre rend hommage, 50 ans après, au combat des femmes espagnoles, de la guerre civile à la lutte contre l'occupant nazi en France, et à la défense de la dignité de l'homme dans les camps de la mort. Témoignages de femmes qui, en France, se sont levées pour la sauvegarde de l'humanité.



DU CÔTÉ DES VAINQUEURS(AU CRÉPUSCULE DES CRÉMATOIRES)

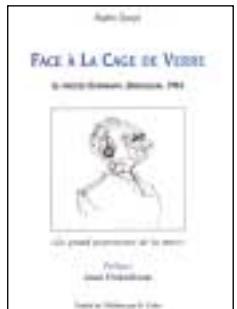


Jean-Claude Dumoulin, Paris, Editions Tirésias, 1999. 132 pages. (disponible 12,30 €).

Concise et atypique, l'auteur porte son regard d'écrivain et de reporter (qu'il fut après la libération) sur les coulisses d'un camp de concentration nazi.

FACE À LA CAGE DE VERRE, Haïm Gouri, préface d'Alain Finkielkraut, Paris, Editions Tirésias, 1995. 310 pages. (disponible : 19,06 €).

Journaliste à Jérusalem en 1961, H. Gouri relate au quotidien ce qu'il voit et ce qu'il entend pendant le procès Eichmann. Dans sa préface Alain Finkielkraut écrit « Ce qui se découvre à Haïm Gouri est invraisemblable et cette invraisemblance du vrai est encore accentuée par le contraste entre l'ampleur du crime commis et la personnalité si grise de celui que les nazis, impressionnés par ses performances, appelaient le Meister.



EYSES CONTRE VICHY, 1940... Amicale d'Eysses-Michel Reynaud, Paris, Editions Tirésias, 1992. 168 pages. (disponible 15,09 €)

Expérience unique d'hommes arrêtés et emprisonnés par des hommes de Vichy, qui ont su rester unis dans la résistance, tant en prison qu'au camp de Dachau.

LES MYSTÈRES NAZIS DU LAC TOLPITZ, Paul LE CAËR. (bientôt disponible : 26,00 €)

Ancien déporté à Mauthausen, Paul LE CAËR, écrivain combattant, a croisé la route du fameux Kommando des faux monnayeurs (évoqué dans le n° 34 de « Mémoire Vivante »). Il a voulu reconstituer, avec un souci de précision scrupuleux, après avoir lu les écrits des déportés-faussaires et consulté les rapports secrets des archives militaires américaines, l'histoire de cette fantastique entreprise de contrefaçon, réalisée par des faussaires esclaves.



Nota : les commandes sont reçues chez les éditeurs ou à la Fondation.